

—J'appelle Edmée ma cousine, mais elle n'est en réalité pour moi qu'une étrangère... dit Fabrice.

—Une étrangère pour vous... Elle ? Edmée ? la fille de votre oncle ?...

—Oui...

—Comment ?...

—Edmée est la fille de M. Delarivière et de Jeanne ; mais le mariage de M. Delarivière était irrégulier aux yeux de la loi.

Paula poussa un cri de surprise et d'angoisse.

—Oh ! pauvre enfant !

—Jeanne est assurément une honnête et digne créature... poursuivait Fabrice. Mon oncle, devenu veuf, avait résolu de régulariser son union, et je l'approuvais sans restriction... Malheureusement la maladie mentale de Jeanne est venu rendre impossible la réalisation de ce projet... Maintenant que voilà mon oncle mort, tout est fini, et rien au monde ne peut plus régulariser la position de la mère et de la fille...

Georges Vernier, quoique profondément affligé de la fin prématurée du banquier, n'avait pu écouter sans une sorte de joie les paroles que nous venons de reproduire.

Edmée était une enfant sans famille, sans position...

Il s'en félicitait au fond de l'âme, car désormais, entre elle et lui, aucun obstacle n'existait plus...

—Monsieur le clerc, dit-il à Fabrice d'une voix un peu tremblante, je crois qu'il ne faudrait pas voir les choses trop en noir... La situation de mademoiselle Edmée, situation que personne ne connaissait ici, est évidemment fautive et pénible, mais elle peut se simplifier le plus facilement du monde...

—Que faudrait-il pour cela, monsieur ? demanda Fabrice.

—Qu'un honnête homme, aimant mademoiselle Delarivière de toute son âme et sachant se faire aimer d'elle, sollicitât sa main et devint son mari...

—Vous avez raison, et je désirerais vivement, dans l'intérêt de la chère enfant que je nommerai toujours ma cousine, que l'homme dont vous parlez se présentât et fit d'Edmée sa femme... Je le désire, sans l'espérer presque...

—Pourquoi ?

—Mon Dieu, vous connaissez le monde... Il est rempli de gens animés des intentions les plus excellentes, Don Quichotte du sentiment, se croyant prêts à braver les préjugés et à combattre l'opinion publique... Quand le moment décisif arrive, ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils ont trop compté sur leurs forces... J'ai vu cela cent fois !! Je crains de le voir une fois de plus...

—Détrompez-vous, monsieur Leclère, vous ne le verrez pas. J'en suis absolument certain...

—Vous, monsieur le docteur ?...

—Oui, moi... Ce que vous venez de nous apprendre m'encourage à vous parler à cœur ouvert, ce que ce matin encore je n'aurais pas osé. Quoique mademoiselle Edmée ne soit point légalement votre parente, les liens du sang et de l'affection vous unissent à elle... M. Delarivière n'existe plus... C'est donc à vous que je dois m'adresser, c'est donc à vous que je dois dire : " Je suis un honnête homme et un travailleur infatigable... Ma position actuelle est suffisante déjà et ne peut manquer de grandir... J'ai pour l'avenir des espérances, ou plutôt des certitudes de fortune... j'aime mademoiselle Edmée de toute mon âme, j'ai la ferme volonté de la rendre heureuse, et je vous prie, monsieur, de m'accorder sa main..."

—Ah ! docteur... s'écria Paula avec enthousiasme. C'est bien ce que vous faites !...

—Ai-je du mérite à vouloir être heureux, mademoiselle ? répondit Georges.

—Ma réponse, pensait Fabrice, va me faire de cet homme un ennemi ou un allié. Mieux vaut un allié...

—Vous vous taisez, monsieur... murmura le docteur. Pourquoi ce silence ? Etes-vous défavorable à la requête que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser ?

—En aucune façon, croyez-le bien, monsieur, répliqua vi-

vement le neveu du banquier ; mais vous devez comprendre combien, en cette affaire, ma position est délicate... Je suis touché du sentiment qui tout à l'heure dictait vos paroles, et le moment choisi pour formuler votre demande indique chez vous une délicatesse infinie, mais je ne suis investi d'aucune tutelle légale ou officieuse à l'endroit d'Edmée, je ne puis donc sanctionner utilement quoique ce soit qui la regarde... J'ignore d'ailleurs si ma cousine connaît la tendresse qu'elle vous inspire, et si elle la partage...

Paula intervint...

—Edmée, dit-elle, connaît et partage cette tendresse... Je le suis et je l'affirme... Elle aime notre cher docteur... Elle croit, et je le crois aussi, qu'en devenant sa femme elle n'aura que des chances heureuses...

—Les paroles de mademoiselle Baltus constituent pour moi la plus sérieuse des garanties, monsieur le docteur ! s'écria Fabrice. Mes plus vives sympathies sont à vous désormais... Au nom de mon oncle regretté, je vous remercie de votre recherche et je l'agréé de tout mon cœur !...

Georges, dont l'émotion et l'attendrissement allaient jusqu'aux larmes, serra la main de Fabrice en balbutiant :

—Ah ! monsieur, les mots me font défaut pour vous exprimer ma reconnaissance ! Ce n'est pas un ami, le plus dévoué des amis, que je veux être pour vous désormais... c'est un frère !

—Allons, pensa le neveu du banquier en répondant chaleureusement à la pression des mains du docteur, on ne soupçonne rien ici... Les terreurs auxquelles obéissaient Rittner et René Jancelyn, en prenant la fuite, étaient vaines... Tout va bien !...

Après un moment de silence, Paula reprit :

—Mais, cher Fabrice, il me semble que M. Delarivière, si profondément attaché à Jeanne et à sa fille, avait dû penser à leur avenir et prévoir le cas où ses projets de mariage ne pourraient se réaliser...

Le jeune homme, s'attendant à cette question, s'était depuis longtemps préparé à y répondre.

—Mon oncle, comme presque tous les vieillards, dit-il, évitait de penser à la mort et n'admettait point que le temps d'agir pût lui manquer un jour à l'improviste... J'ai grand-peur qu'il n'ait négligé les précautions les plus élémentaires.

—Quoi, pas de testament ?...

—Aucun...

Georges Vernier leva la tête.

—Aucun testament !... répéta-t-il, le croyez-vous ?

—C'est ma conviction... du moins il ne m'a parlé de rien de semblable... répondit Fabrice. Je suis possesseur de tous ses papiers... Quelques jours avant sa mort nous les avons classés ensemble. Je n'ai rien trouvé qui ressemblât à un acte renfermant des dispositions suprêmes.

—M. Delarivière avait un notaire à Paris, cependant ?

—Je l'ignore et je ne le crois pas.

—C'est étrange... se dit tout bas le docteur devenu pensif.

Fabrice poursuivit :

—Du reste, mon oncle venant en France avec l'intention bien arrêtée d'épouser Jeanne sans retard, une négligence de sa part serait non seulement excusable mais facile à comprendre.

—Alors, l'héritier de tous ses biens ? fit Paula.

Fabrice, malgré son empire sur lui-même, rougit légèrement.

—L'héritier direct... l'héritier légal... (en admettant qu'il n'existe pas de testament), répliqua-t-il, c'est moi... Mais j'espère que vous ne jugez trop bien pour me croire capable d'abuser de la situation qui m'est faite... Le chiffre de la fortune de mon oncle avait été sigillièrement exagéré, et M. Jacques Lefebvre lui-même était à ce sujet dans une erreur complète... J'estime à trois millions l'héritage... J'en ferai deux parts... Je remettrai l'une à ma cousine... Quant à Jeanne, si elle recouvre la raison...

—N'en doutez pas, monsieur, interrompit Georges, madame Delarivière ne restera pas folle...

—Dieu le veuille ! continua Fabrice avec calme. Dans ce